



DE L'ANALYSE DU DISCOURS À LA THÉORIE CRITIQUE DU DISCOURS

Georges-Elia SARFATI

Université Populaire de Jérusalem, R2DIP

1. Remarque liminaire : l'AD, succès et limites

La fondation du *Réseau d'Étude des Discours institutionnels et politiques* appelle quelques explications préalables, puisque cette initiative est désormais le creuset à partir duquel un certain nombre de chercheurs se sont entendus pour situer leurs travaux, et les développer, en témoignant au moins d'une double fidélité : d'une part l'implication de leur recherche en regard des ressources de l'analyse et de la critique des discours, d'autre part leur souci d'agir à leur manière sur le cours des choses, en éclairant un certain nombre de problèmes et de thématiques qui intéressent tous le devenir du lien social avec les normes et les valeurs qui l'organisent dans le monde contemporain.

Par ce geste, il s'agit moins de marquer une continuité que de prendre acte d'une différence, voire d'un écart, relativement au standard généralement admis en « AD » – selon l'acronyme consacré pour désigner le domaine de l'analyse du discours.

Cette discipline aujourd'hui très ramifiée, et surtout très éclectique – fut-ce du fait de son caractère pluridisciplinaire – a atteint un assez fort degré d'institutionnalisation, notamment dans le champ académique. Cela lui vaut désormais la légitimité longtemps recherchée, mais du même coup, cela lui vaut aussi d'être la victime de cette sorte de reconnaissance.

Cet état de fait a une longue histoire qui mériterait d'être écrite. Mais il me suffira ici d'énumérer certains des facteurs qui ont conduit à l'émoussement critique du domaine, au profit d'une prétention à la scientificité qui est aujourd'hui le propre de la sanctification du monde comme il va.

Sept paramètres ont selon nous contribué à l'affaiblissement du programme initial de l'AD, qui portait incontestablement un projet critique. Les voici :

1. *Le corporatisme* : l'AD est devenue une branche professionnelle à part entière, avec ses représentants, ses auteurs, ses publications, ses rituels sociaux, ses lignes de fracture et ses factions institutionnelles. En dépit de sa vocation initiale, les acteurs du champ diffusent assez peu en dehors du cercle fermé qu'ils constituent.
2. *La position ancillaire* : l'AD est massivement soumise à l'institution publique, aux programmes d'État, dès lors qu'elle a intégré les cursus universitaires, en sorte que tout comme la linguistique, elle court le risque objectif d'un affadissement définitif, à cause de l'instrumentalisation que lui imposent les réquisits des examens et des concours de recrutement de fonctionnaires.
3. *La position « positive »* : l'AD est susceptible de répondre à certaines formes de demandes sociales, émanant d'organismes publics (ministères) ou privés (entreprises). Dans ces conditions, sa pratique s'aliène à la reconnaissance de l'État de fait, sous le rapport de l'obligation et de la commande, et les propositions que ses résultats sont susceptibles de faire valoir sont assimilées par le système, et ont peu de chance d'aboutir à des changements de fond.
4. *L'ethnocentrisme* : Du fait des paramètres précédents (a, b, c) la pratique de l'AD se distingue par ses options ethnocentristes. Les travaux portent le plus souvent sur des thématiques et des objets directement liés aux enjeux socio-culturels et socio-historiques qui relèvent de la sphère d'intérêt immédiate ou culturelle de ses acteurs. Les incursions des chercheurs au-delà de leur propre sphère d'existence sont rarissimes. Pourtant les grandes questions à caractère moral et politique ne manquent pas dans le vaste monde qui est désormais le nôtre¹.
5. *Le simulacre éthique* : Relativement à (d), les orientations de recherche, sont étroitement bornées aux antagonismes nationaux (s'il s'agit d'AD politique) : certains objets sont devenus des figures obligées (le FN, par exemple, ou les débats électoraux, ou le discours gouvernemental), et font figure d'abcès de fixation d'une fonction critique en panne d'imagination. Par là même, l'AD s'est aliénée au rythme de l'information journalistique.

¹ Le trait d'ethnocentrisme recoupe ici ce qu'Ulrich Beck a appelé le « nationalisme méthodologique », et qui constitue aujourd'hui une entrave objective au développement comme à l'efficacité de la recherche dans sa dimension critique.

6. *L'absence d'esprit de suite* : Pour autant que des thèmes d'importance collective sont traités en AD, aucune action d'aucune sorte ne suit généralement la formulation des résultats. Ceux-là grossissent les stocks de littérature grise, inexplorée par les « décideurs ».

L'amoralisme et l'inconséquence sociétale² sont les deux principales incidences de la situation décrite à l'instant, sous prétexte d'objectivité, ou pire, de pseudo neutralité axiologique. L'état de limitation endogène de l'AD, telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée, loin de stimuler l'exercice de la fonction critique, la restreint et l'abrase au-delà de ce qu'il était possible de concevoir lorsque l'on considère par ailleurs la volonté de ses fondateurs. Or, nous considérons que la distinction webérienne entre la responsabilité du savant et celle du politique a fait long feu, et que pour être savant l'analyste du discours n'en est pas moins un acteur politique. Dans le même esprit, la responsabilité du premier devrait inspirer celle du second, parce qu'au terme de son travail, l'analyste doit aussi se poser la question – et s'efforcer d'y répondre – de savoir *où va la recherche* ?

Pour toutes ces raisons, la pratique de l'analyse du discours dans de telles conditions a depuis longtemps passé le moment où elle était menacée de succomber à la dépolitisation, en perdant tout de ses capacités de transformation de certaines pratiques, comme de tout pouvoir de corrosion des rapports de domination et/ou d'exclusion, discursivement sanctionnés.

2. L'AD en réseau

L'organisation réticulaire de la pratique d'analyse du discours procède d'une volonté de changer quelque peu les choses en ce domaine. Ce projet s'appuie sur un dispositif professionnel et scientifique soucieux de diffuser dans le champ social ses questionnements et les résultats qui en découlent, mais aussi de familiariser un plus grand public avec les enjeux du domaine. Ce serait déjà une preuve de la plasticité de cette pratique, de se montrer accessible à un « dehors », c'est-à-dire de concerner et d'intéresser *a minima* les milieux et les acteurs dont il est question dans les travaux des différents chercheurs qui ont décidé de se regrouper, en se donnant comme objet la pluralisation des pratiques, et comme objectif une plus vaste diffusion des connaissances acquises, et des propositions qui en résultent. Ce sera aussi une marque de la mutation envisagée que d'aboutir la recherche en faisant lien avec les pratiques qu'elle interroge, et de la sorte, de contribuer à en

² L'amoralisme n'est pas tant celui des acteurs du champ que des usages de leurs travaux qui ne sortent pas de leur domaine d'exercice, et qui, par conséquent, n'ont que peu de conséquences sur l'ensemble de la société, à commencer par les pratiques qui constituent les thèmes de la recherche.

éclairer le sens. Telles sont les perspectives d'une analyse exigeante capable d'inflexion critique.

2.1 Caractéristiques formelles

Avant d'aller plus loin, il convient de marquer les oppositions qui fondent la différence entre la pratique académique consacrée et la pratique réticulaire de l'AD. Nous en discernons au moins six :

(a). *L'opposition individuel/groupal* : la pratique réticulaire suppose le groupe, et la circulation concertée des connaissances et des résultats, un programme de recherche, des objectifs communs. La communauté scientifique ainsi définie assume une responsabilité civique.

(b) *L'opposition clôture/ouverture* : en vertu de (a), les travaux et les questionnements tendent à une diffusion élargie, au-delà du noyau initial des chercheurs spécialistes de la discipline qui les réunit. Cette visée se traduit notamment par la mise au point et l'extension de l'activité pédagogique et didactique au-delà de la sphère des spécialistes concernés.

(c). *L'opposition ponctuel/suivi* : la conduite de la recherche vérifie une cohérence théorique et méthodologique, ainsi qu'une ligne de prospection qui consiste dans l'approfondissement et la discussion des travaux, au cours de journées d'étude régulières.

(d). *L'opposition autotélique/socialisé* : l'aboutissement des travaux, en tant que résultats scientifiques ne constitue pas une fin en soi, mais le point de départ d'une activité de diffusion, et de discussion qui intéresse des acteurs du champ impliqué par l'enquête de départ. Les chercheurs créent un lien entre leur travail et l'apport qu'il constitue pour un ou des domaines de pratiques spécifiques.

(e). *L'opposition descriptivité/critique* : la conduite comme l'aboutissement des travaux vérifient en tant que telles les exigences d'objectivité de la recherche, mais du fait de leur socialisation, la discussion qu'ils suscitent conduit à étayer et à justifier l'axiologie qui les sous-tend.

(f). *L'opposition neutralité/militance* : la neutralité méthodologique, gage de clarté et de rigueur, une fois l'enquête analytique aboutie, devrait se prolonger par des prises de décision de nature à redéfinir, en fonction de la thématique traitée, le rapport de force à l'œuvre dans les situations de vie concrètes afin de les modifier selon l'axiologie préconisée par l'analyste, en coopération avec les acteurs de première ligne.

En vertu du primat accordé au second terme de chaque opposition (groupal, ouverture, suivi, socialisation, critique, militance), nous pensons que le travail en réseau sera de nature à surmonter les écueils précédemment énumérés, et renvoyés comme autant d'objections à l'AD traditionnelle (*supra* : 1).

2.2 Une praxis plurielle

Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle – globalement entre le milieu des années 1960 et la fin des années 1990 – quatre modèles théoriques ont inspiré les développements de l'AD telle que nous la connaissons aujourd'hui : la théorie du récit (J.-P. Faye), la sociolinguistique critique (J.-B. Marchellesi), la théorie de l'idéologie (L. Althusser), la théorie de l'archive (M. Foucault).

Dans trois cas sur quatre (encore que dans ce dernier cas, des influences indirectes peuvent être établies), ces référentiels procèdent d'une élaboration de la distinction marxiste infrastructure/superstructure, en sorte que tous ces auteurs ont inscrit leur réflexion dans ce cadre, en s'efforçant de conceptualiser la part, la fonction et les mécanismes du paramètre discursif, pour rendre compte de son articulation à la « base » socio-économique (les « conditions de production »).

Mais cette inscription s'est toutefois faite compte tenu de nuances importantes.

La théorie du récit – et plus généralement le projet de la critique de la raison narrative – emprunte à la grammaire générative de Chomsky l'hypothèse d'une « générativité » des discours à partir du récit, en prenant soin de lier topologie (les conditions objectives) et topographie (les attestations discursives). De surcroît J.-P. Faye (2009), fait la démonstration de la pertinence de son modèle en analysant la mise en place et la formation du discours totalitaire national-socialiste, en incluant les mécanismes d'acceptabilité qui l'ont rendu possible.

La théorie de l'idéologie – développée par L. Althusser (1972), à partir d'une refonte épistémologique du marxisme – consiste dans une élaboration originale des perspectives de *L'idéologie allemande*, au contact de la psychanalyse de Lacan. M. Pêcheux (1994) entreprendra de conceptualiser l'Analyse automatique du discours, avec le souci de montrer comment s'articulent formations imaginaires et formations idéologiques.

La théorie de l'archive, proposée par M. Foucault (1969, 1970) s'annonce sous l'égide de l'épistémologie française, apparemment loin de l'influence marxiste revendiquée. La problématique des pratiques discursives, est ici indissociable d'une réflexion sur les « épistémè », comprises comme aires culturelles qui se différencient par la distinction de leurs primats (objets, valeurs, structures politiques, rapports savoir/pouvoir). L'interprétation au long cours de cette perspective définit le standard académique dominant en matière d'AD (Maingueneau : 2014).

La sociolinguistique française, qui s'est développée à l'Université de Rouen, autour de l'enseignement et des travaux de J.-B. Marchellesi et de L. Guespin (1974), puis de T. Bulot (2013), ouvre un espace de recherche fortement marqué par la perspective critique, accordant une égale importance aux données sociologiques, ainsi qu'aux données discursives.

Ces différentes conceptualisations ont plusieurs points communs : l'ambition d'une théorisation globale du fait discursif, un intérêt tout particulier pour le champ socio-politique et politico-historique, et surtout une préoccupation quasiment exclusive pour les discours idéologiques (à l'exception de M. Foucault, sans doute, chez qui le vocable d'idéologie est absent, mais qui n'en traite pas moins du phénomène à travers la problématique des régimes de vérité inhérents à chaque épistémè).

On ne saurait omettre la contribution majeure de l'École sémiotique de Paris, avec la sémiotique d'A.-J. Greimas (1965), mais dans un premier temps du moins, les travaux issus de cette mouvance, prennent d'abord pour objet le corpus littéraire et folklorique, compte tenu de ses influences intellectuelles (le formalisme russe et le structuralisme russo-tchèque). Il reste que même dans cette mouvance, la recherche d'un format d'analyse pour rendre compte du fait idéologique, demeure une constante.

Enfin, en dehors de la sphère francophone, l'analyse critique du discours (T. van Dijk : 2008 ; N. Fairclough : 2010) s'est d'emblée donné pour programme de traiter les discours à forte teneur idéologique (racisme, prises de position des partis politiques, etc.). Bien que leur inspiration et leurs résultats attestent l'authenticité de leur dimension critique, ces contributions ne pensent pas le lien avec la théorie critique historique, ni le rapport avec le monde de la décision³.

En dépit de leurs différences, ces référentiels théoriques convergent fortement sur un même point : ils ont tous l'ambition d'analyser les idéologies, voire de les dénoncer (en cela réside leur disposition à la critique, d'autant que dans la sphère d'influence du marxisme, la fonction critique se comprend de manière invariable comme critique de l'idéologie).

Mais simultanément, deux objections majeures peuvent leur être adressés : en tant que telles, les théories de l'idéologie ne comportent pas de théorie sémantique, tandis que la théorie de l'archive ne comporte aucune théorie du texte. Le concept de « discours » se trouve systématiquement hypostasié, comme s'il n'y avait de discursivité qu'idéologique, et comme si la notion de discours idéologique s'opposait sans reste au discours pur et simple. Enfin, dans les interprétations les plus récentes de l'AD dominante, issue de la théorie de l'archive de Foucault, toute référence au concept d'idéologie a disparu, au profit d'une conception polyphonique et énonciative du dis-

.....
³ L'action militante est généralement dissociée d'une orientation discursive, d'autre part l'analyse critique du discours n'a jamais cherché à faire lien avec la Théorie critique de la société (École de Francfort). Ce sont là deux apories, que la Théorie critique du discours propose de surmonter. Enfin, on peut légitimement attendre des perspectives critiques en général qu'elles se donnent aussi pour finalité de transformer les situations objectives qui constituent l'objet de leur réflexion, comme de leur analyse. Il s'agit en outre de penser le décroisement des instances, car le monde de la recherche est généralement fort éloigné de celui de la décision politique, même si les perspectives de la recherche-action ont inspiré la nécessaire réévaluation des liens entre science et action.

cours, qui emprunte à la pragmatique et au dialogisme (Todorov : 1981), en infléchissant massivement la recherche vers les corpus littéraires et les représentations médiatiques de tel ou tel évènement historique de portée locale. En sorte, qu'en termes d'usages, ces théorisations vérifient toutes les objections précédemment formulées à leur rencontre (supra : 1).

3. Délimitation des perspectives : niveaux et enjeux d'une théorie du sens⁴

L'idée d'analyse du discours, et plus encore celle d'une théorie critique du discours présuppose, en principe, que soient clarifiés deux préalables, au titre de condition de faisabilité. Ces deux perspectives présupposent, respectivement : (a) une théorie du discours, (b) une caractérisation des liens que la théorie du discours, préalablement explicitée, entretient ou est susceptible d'entretenir avec la théorie critique. Ajoutons également, que pour être complète : (c) une analyse critique du discours doit en outre expliciter la conception de la critique qui lui est sous-jacente, en explicitant ce qui distingue sa dimension analytique de sa dimension critique. Examinons tour à tour ces questions.

3.1 L'analyse du discours suppose une théorie du discours

La recherche que nous conduisons s'est démarquée des perspectives de l'analyse du discours, de tradition française, comme de l'analyse du discours de tradition anglo-saxonne, en combinant certains de leurs apports, mais en leur substituant à terme, un cadre théorique préoccupé d'une part de rendre compte des dynamiques du sens (et de production du sens), d'autre part d'explicitier la notion de dynamique discursive à partir du référentiel pragmatique.

Sans entrer dans le détail de cet édifice théorique et méthodologique, j'en rappellerai ici les principaux acquis, de manière à considérer ensuite, la manière dont ils s'articulent à la théorie critique, mais aussi en quoi ils garantissent à la praxis critique une base analytique distincte.

(1). La sémantique du discours que nous avons développée s'est affirmée comme *pragmatique topique*, dans la mesure où elle entendait porter à ses ultimes conséquences théoriques les thèses de la pragmatique intégrée (O. Ducrot), et notamment de la dernière version de celle-ci : la théorie des topoï (Anscombe : 1994). Cette analytique des lieux communs argumentatifs, dont le rendement descriptif balaye les grands niveaux de l'analyse

⁴ Nous engageons également le lecteur à se pencher sur les travaux théoriques de Julien Longhi dont la théorie des objets sémantiques élabore notre conception et en diffère de manière originale sur de nombreux points.

linguistique (de la lexie à l'énoncé, de l'énoncé à des suites d'énoncés), met l'accent sur l'importance du fait que la construction du sens est en grande partie sous la dépendance du sens commun. La généralisation de cette perspective permettait, selon nous, de développer une théorie générale du sens commun, qui fasse lien entre la sociologie, la psychologie sociale, la sémiotique et la sémantique (Sarfati : 2004 ; 2008a).

(2). Le premier acquis de la recherche a consisté à articuler un *concept linguistique de sens commun*, à partir de l'histoire de la philosophie (où ce concept opère comme un véritable fil rouge de la pensée), ainsi que des sciences sociales. Il en est résulté une première définition linguistique du sens commun, compris comme *sémiotisation des normes de la praxis* (Sarfati : 2009a).

(3). Une meilleure compréhension du procès de production du sens, entendu comme double *procès d'institution* : de la formation sociale vers la topique sociale (ensemble des domaines de pratiques d'une société vu sous l'angle de leur activité discursive), de chaque domaine de pratique vers l'activité énonciative individuelle. À ce stade de la théorisation, nous avons défini deux notions : *l'a priori topique de la communication* (désignant le fait que dans une topique sociale donnée, toute énonciation présuppose du « déjà dit »), et la *compétence topique* (désignant l'aptitude des locuteurs à produire des énoncés adéquats aux situations d'énonciation dans lesquelles ils se trouvent impliqués) (Sarfati : 2008b).

(4). La réélaboration du concept de discours (Sarfati : 2007) compris comme *dynamique de sens ordonnée et contrainte par le double déterminant de la topique sociale* : l'ensemble des pôles discursifs qui la constituent y sont compris comme des pôles de *production discursive continue et différenciée*. L'examen d'une pratique de discours, envisagée dans la diversité de ses composants (acteurs, media, fonction et finalité de chaque domaine considéré) oblige l'analyste à distinguer entre différents *états du discours* d'une même pratique. C'est céder au substantialisme que de parler du « discours gouvernemental », du « discours publicitaire », ou du « discours médical », etc. À supposer même que de telles dénominations soient pertinentes, elles ne le sont qu'en tant qu'expressions synthétiques et commodes, qui désignent en réalité des phénomènes complexes. En fait, chaque discours se comprend comme un processus de propagation et de diffusion de normes, de valeurs et de savoirs dont l'expression varie en fonction du site d'énonciation, du statut des locuteurs, du moment historique de l'énonciation, et des rapports que l'activité énonciative considérée entretient avec l'histoire des différentes interventions énonciatives qui se sont déjà produites dans ce même domaine de pratique. Le discours d'un même domaine de pratique s'atteste en différents moments que nous avons caractérisés comme des modes de variations discursifs : un ou des états de *canon*, un ou des états de

vulgate, un ou des états de *doxa*, un ou des états d'*idéologie* (Sarfati : 2011 ; Sarfati : 2012a)⁵

(5). La distinction des quatre états d'un même discours, précédemment définis, a trouvé sa justification dans la production de *critères distinctifs* permettant de reconnaître *in situ* les manifestations de chacune de ces formes sémantiques, ce qui définit un *format d'analyse* pratique des modes de variation du « discours » d'un domaine de pratique spécifique (Sarfati : 2008b, 2011)

(6). Pour parachever la construction du concept d'*institution de sens*, nous avons introduit une distinction opératoire complémentaire. Elle s'explique de la manière suivante : un domaine de pratique est toujours *instituant* relativement au discours *institué* : l'institution *du sens* s'effectue par le biais de pratiques qui sont autant d'institutions *de sens*. Dans ce contexte théorique, une institution de sens a été définie comme un *dispositif socio-discursif à visée praxéologique, producteur d'une formation de sens commun* (Sarfati : 2010). Mais de même que le concept de « discours » s'avère peu satisfaisant pour rendre compte de la dynamique du sens (production et circulation des énoncés), le concept d'« institution de sens », s'avère également limité pour rendre compte des mécanismes de différenciation du sens. Mais en ce domaine, le déficit théorique fait obstacle à l'analyse du discours institutionnel (par exemple, Krieg : 2013). Voilà pourquoi, de même qu'il y a lieu de distinguer entre différents états du discours, il a aussi lieu de comprendre qu'*une même institution de sens se définit en fonction des communautés de sens qui la matérialisent* effectivement, et, partant, des procès de production et de diffusion du sens qui les attestent effectivement. La perspective théorique et descriptive qui se dégage de ces distinctions, c'est qu'il n'y a pas un seul sens commun, mais des formations de sens commun, autrement dit, autant de sens communs qu'il existe de communautés de sens : la médecine ou l'éducation constituent deux institutions de sens, mais elles incluent différentes communautés de sens, qui sont notamment fonction des différentes spécialités.

(7). La construction du concept d'institution de sens a permis de préciser la notion linguistique de sens commun : non pas seulement le concept générique (le sens commun d'une formation sociale, compris comme arrière-plan socio-culturel dominant de cette formation), mais comme formation spécifique d'une institution de sens, et plus précisément encore en tant que *formation de sens commun des membres d'une même communauté de sens* (Sarfati : 2014).

⁵ La caractérisation de la modalité discursive de l'idéologie obéit, comme les trois autres modalités, à des critères fonctionnels. À ce titre, les discours idéologiques se prêtent aussi à la description comme à l'analyse, avec le même degré de systématisme. La théorie des états du discours entend faire droit à des distinctions discursives internes (au même discours institutionnel), en évitant de tomber dans l'écueil du « tout idéologique », caractéristique des débuts de l'AD.

(8). La caractérisation plus fine du sens commun comme ensemble de formations afférentes à des communautés distinctes, mais ramifiées (subordonnées à des institutions de sens différentes), a par la suite donné lieu à deux nouvelles conceptualisations :

(a) – Une *description structurale* de toute formation de sens commun, comme incluant quatre constituants (Sarfati : 2014 ; 2016) : un constituant cognitif (correspondant aux opérations du raisonnement de la logique naturelle ou bon sens), un constituant gnoséologique (incluant les connaissances propres à chaque domaine de pratique), un constituant gnomique (définissant l'univers de croyance de chaque pratique), un constituant thymique (relatif à la sémiotisation de la strate sensible de la pratique considérée).

(b) – Une définition sémiolinguistique de toute formation de sens commun, comprise comme *ensemble des normes, des valeurs mais aussi des savoirs, des manières de dire et de signifier d'une même communauté de sens*. Ce qui diffère d'une formation de sens commun à l'autre, c'est le rapport de proportion variable des contenus et des différents constituants (Sarfati : 2014 ; 2016)

(9). Une *typologie fonctionnelle et modale* des institutions et des communautés de sens. Ces différents pôles socio-discursifs à visée praxéologique convergent sur un point : ils concrétisent tous la modalité du /faire faire/. Mais étant donné leur finalité respective, il convient de distinguer entre trois types d'institutions de sens (qui matérialisent trois procès d'institutionnalisation) : les institutions scientifiques (fondées sur la modalité du /faire savoir/), les institutions doctrinales (fondées sur la modalité du /faire croire/), et les institutions esthésiques vs esthétiques (fondées sur la modalité du /faire éprouver/). Chacune d'elles se subdivise en communautés de sens. Là se trouvent réinvesties les distinctions opératoires entre les quatre états du discours et les quatre constituants structuraux du sens commun. Cet apport détermine *un deuxième format d'analyse*. (Sarfati : 2014 ; 2016).

(10). Cette théorie générale de l'institution du sens, en tant que visée commune, a favorisé une réflexion spécifique sur le concept de « sujet ». Ce concept est réélabore à la fois comme passivité (par exemple : le « sujet parlant » du *Cours de linguistique générale*), et comme activité (par exemple : le « sujet de l'action » de la praxéologie). Mais surtout, il s'agit de poser le sujet comme *sujet-acteur*, c'est-à-dire comme sujet du discours et simultanément comme sujet de l'action sociale⁶. C'est dans cette perspective que les notions *d'a priori topique* et de *compétence topique* prennent tout leur sens, puisque

6 Le concept de « sujet-acteur » tempère la conception classique du sujet parlant, en créditant celui-ci d'une part d'initiative et de créativité, à partir de l'activité énonciative, mais aussi compte tenu de la richesse de ses compétences. Ce concept suggère en outre qu'il convient d'étudier les productions énonciatives du sujet parlant comme étant simultanément celles d'un acteur social, parti prenant de l'organisation de la topique sociale, en termes de passions et d'intérêts.

le sujet est contraint par la topique sociale dans laquelle il s'inscrit, mais qu'il dispose cependant d'une certaine latitude d'action dans le cadre des pratiques sociales dont il participe (Sarfati : 2012b ; 2014).

(11). Une conception intégrative du *corpus linguistique*, compris comme construction co-occurrence des variations discursives de l'activité énonciative d'une institution de sens (ou de l'une ou de plusieurs de ses communautés de sens). Un *troisième format d'analyse*, permettant de moduler l'analyse, en fonction des niveaux que la conceptualisation a permis de dégager (Sarfati : 2009b).

3.2 La théorie critique du discours suppose une caractérisation des liens que la théorie du discours entretient avec la Théorie critique : apports, limites et apories

*(1). L'aporie du thème discursif chez les
penseurs de l'École de Francfort :*

Au moment de ses premières formulations (Adorno/Horkheimer : 1947/2015), la théorie critique préconise une ouverture de la philosophie au triptyque disciplinaire du droit, de l'économie et de la sociologie, auquel s'ajoutera assez vite la perspective psychanalytique. Ce montage se distingue par sa polyvalence, mais il jure aussi par sa méconnaissance complète du facteur discursif, faute d'une intégration des sciences du langage. La raison épistémologique en est claire : dans les années 20 du XX^e siècle, la linguistique en est encore à ses débuts. Les disciplines sont cloisonnées et le cursus académique européen n'a pas encore intégré la sémiotique de Peirce, déjà bien constituée mais d'un maniement complexe.

Cette méconnaissance de la science des signes, n'interdit cependant pas que les pionniers de la Théorie critique se montrent par moments très sensibles aux questions socio-politiques qui portent des enjeux sémiologiques et discursifs : la personnalité autoritaire (Adorno-Horkheimer), l'industrie culturelle (Adorno), la philosophie du progrès, dans sa première formulation historique de philosophie bourgeoise, indissociable des Lumières, l'idéologie positiviste et celle du capitalisme sont leurs principaux objets. Mais à tout prendre, ces thématiques sont plutôt l'occasion d'une évaluation des croyances et des propositions idéologiques qui conditionnent la prégnance civilisationnelle de ces formations. Deux auteurs font ponctuellement exception : E. Fromm, puisqu'il témoigne d'un intérêt marqué pour les formes refoulées du langage symbolique dans le contexte de la société industrielle (Fromm : 1951/2002), et H. Marcuse (1964/1968 : 109-144), qui s'appuyant incidemment sur R. Barthes (1957), développe une critique de ce qu'il appelle « l'univers du discours clos », en montrant les mécanismes de domination/réification qu'autorise la généralisation du langage scienti-

fique à toutes les sphères de la société. La réticence générale des théoriciens de l'École de Francfort à constituer les discours en véritable objet de leur critique, montre en quoi ils sont restés tributaires d'une vision conceptuelle du monde, vision dans laquelle la discursivité constitue le point aveugle des principales tendances et des pratiques politiques qu'ils dénoncent⁷.

À peu près au même moment, il revient à A. Gramsci (1936/1980) d'avoir étroitement associé, dans le creuset de la philosophie de la praxis, l'analyse de l'hégémonie idéologique avec une prise en compte sérieuse de ses dimensions discursives⁸. En sorte que le véritable tournant linguistique de la philosophie critique lui incombe, tout comme à V. Klemperer (1947/2003). Cette sensibilité de la philosophie sociale au thème discursif est le fait de deux penseurs qui ont hérité des préoccupations analytiques de la dialectologie, et de la linguistique aréale, très attentive, notamment depuis K. Vossler et M. Bartoli, aux problèmes de contacts et d'influence.

Mais pour ce qui est de la Théorie critique de l'École de Francfort, c'est la deuxième génération qui prendra acte du « linguistic turn », sous le rapport de la théorie de l'agir communicationnel développée par J. Habermas (2013). Malgré tout, ce penseur maintiendra en dehors de son spectre méthodologique, les apports des différentes mouvances de l'analyse du discours. De surcroît, le paradigme de la communicabilité, introduit par Wittgenstein (1951/2014), et développé par Austin (1962/1991) et Searle (1972/2015), demeure cantonné à une réflexion sur les normes rationnelles du débat public, tandis que la question de la critique des discours idéologiques n'est affirmée que de façon restreinte, dans une perspective post-phénoménologique, à partir d'un remaniement de la traditionnelle critique de l'objectivisme et du scientisme, pour dénoncer la colonisation du « monde de la vie » par l'alliance de la science et de la technologie (Habermas : 1968 /1990).

Dépassant l'aporie de la postulation kantienne, la dernière version en date de la Théorie critique propose sans doute le point d'articulation le plus tangible avec une théorie critique du discours. Lorsqu'A. Honneth fonde les perspectives de la critique sur la politique de la reconnaissance (Honneth : 1992/2000) – à partir d'une relecture des *Principes de la philosophie du droit* de Hegel –, il fait valoir que trois valeurs sont susceptibles de justifier l'exercice de la fonction critique dans les principales sphères de la vie : la reconnaissance affective (amour, amitié), la reconnaissance juridique (égalité), la reconnaissance sociale (solidarité). À proprement parler, ces catégories ont une portée normative, dans la mesure où elles aiguillent les revendications et les luttes. Du point de vue politique, autant que du point de

⁷ Le linguiste et théoricien H. Meschonnic a été le premier à développer cette objection forte (Meschonnic : 1995).

⁸ La valorisation des dimensions institutionnelles d'une formation sociale est aussi une caractéristique de la théorie critique de l'École de Budapest (G. Lukacs, *Histoire et conscience de classe*, (1923) Paris, Minit, 1960).

vue sémio-discursif, le concept de reconnaissance, avec ses trois horizons contextuels (les institutions de la sphère privée, et par extension les institutions de la sphère publique), détermine *une axiologie qui tient la place d'un prisme d'évaluation des pratiques*.

(2). *Les mutations contextuelles*

Si le contexte d'exercice de la fonction critique a profondément changé depuis les premiers travaux de l'École de Francfort, en revanche deux données se singularisent par leur persévérance : la progression croissante du désordre du monde, et la persistance de la judéophobie au cœur du foyer civilisationnel occidental (Adorno-Horkheimer : 1947/2015).

Pour ce qui est du premier point, les indices d'un monde de plus en plus soumis au désordre (c'est-à-dire tacitement à l'émergence semi-déterminée d'un monde nouveau) sont assez facilement identifiables, il est possible d'en nommer les attestations : la fin de la Guerre froide, qui était à l'origine d'une bipolarisation de la vie politique et économique – y compris idéologique – sur le plan international et régional, a laissé la place à un monde polycentrique, plus que jamais dominé par la disparité des niveaux de vie, selon les régions du globe ; la diffusion planétaire du modèle économique occidental (Latouche : 2005), le développement faiblement contrarié du système-monde ultra-libéral (Wallerstein : 2009), combiné à la troisième révolution industrielle (qui est celle de la micro-informatique) ; la crise de la représentation politique classique, et notamment des partis politiques issus des antagonismes du XIX^e siècle ; la mutation de l'opposition politique, dite de « gauche », en appendice du système libéral (Michéa : 2014), ce qui déracine dans l'œuf les perspectives d'un contre-pouvoir organisé, et susceptible d'être plébiscité par les formes de représentation classiques ; la régression du statut de citoyen à celui de consommateur ; la crise collective de la valeur-travail (Anders : 1956/2012 ; Gorz : 2004 ; Kurz : 1999/2004), les mutations destructrices de la vie économique et ses conséquences existentielles (Dejours : 2014), le développement hyperbolique de la culture de masse ; l'essor des nouvelles technologies de communication, notamment accessibles à un public de plus en plus vaste, pour le pire comme le meilleur (Huxley : 1958/2006 ; Brune : 1997 ; Chomsky : 2008) ; la crise, puis la défaite de la fonction paternelle (Mitscherlich : 1969/1981 ; Lacan : 1953-1960/2005), la crise de la transmission (Arendt : 1968/2000 ; Steiner-Ladjali : 2013), la défaite des repères symboliques (Legendre : 1999 ; Lipovetsky : 1989 ; Dufour : 2012) et dans de nombreux cas, la destruction des courroies de transmission, ceci résultant à parts égales, aussi bien des effets de l'économie de marché, que de politiques volontaires, comme la mise au pas de l'école en regard des impératifs économiques immédiats (Legendre : 2007), au détriment des humanités (Nusbaum : 2011 ; Rastier : 2013) ; l'accroissement des disparités de condition à l'échelle planétaire (Baumann : 2011), ce qui va de pair avec un processus de multiplication démographique non-maîtrisé, facteur de misère et de violence collective

(Bouthoul : 1946/1968 ; 1951/1991) ; la menace de catastrophes écologiques d'ampleur inédite ; la persistance des conflits et des massacres de masse ; le développement d'un terrorisme de type djihadiste redéfinissant les règles de la guerre conventionnelle, etc. Toutes ces évolutions systémiques suscitent de profondes mises en cause, qui questionnent la validité même de notre organisation collective, en termes d'écologie socio-politique aussi bien qu'économique (Harvey : 2008 ; Gattari : 2008 ; Gorz : 2008 ; Dostaler-Maris : 2010).

Le second trait de l'époque consiste dans la persévérance de la judéophobie. À côté des différentes formes que revêt le désordre du monde – que les fondateurs de la Théorie critique s'étaient donné pour tâche de traiter – la discrimination négative du signe juif, demeure un invariant de l'histoire contemporaine (Postone : 2013). Le thème de la haine des Juifs, en tant que phénomène psychopathologique, constitue chez Adorno et Horkheimer, un point focal de la première Théorie critique, puisque ces auteurs sont les contemporains du nazisme, mais aussi du stalinisme. Leur analyse de ce phénomène est indissociable de l'enquête sur la personnalité autoritaire. Pourtant, la défaite militaire du nazisme n'a pas été – loin s'en faut – une défaite idéologique, puisque c'est déjà sous la plume des idéologues du III^e Reich que s'annonce la mutation de l'antisémitisme culturel, puis biologique, en antisionisme radical, dont les thèmes, qu'on le veuille ou non, ont contaminé, dès l'après-guerre de vastes secteurs de l'opinion internationale (Poliakov : 1969 ; Sarfati-Poliakov : 1988 ; Taguieff : 2002 ; 2015), par la médiation du nationalisme palestinien naguère émergent (Cuppers - Mallman : 2009 ; Kuntzel : 2015). Plus près de nous, c'est l'Europe qui a succombé au nouvel antisémitisme, en se parant d'une légitimité de bon aloi qui trouve ses pseudo-fondements dans le conflit du Proche-Orient (Sarfati : 1999 ; 2002). À la différence des années 30, la persistance de la judéophobie n'est pas aujourd'hui le fait de pouvoirs totalitaires, mais de la méconnaissance de l'histoire politique, autant que de l'histoire au long cours des traditions spirituelles. Au point que les stéréotypes de cette nouvelle militance ont, au cours des années 2000, porté nombre de fruits empoisonnés dans les universités.

Les deux séries évènementielles à l'instant rappelées, en guise d'état des lieux définissant le contexte d'exercice potentiel de la fonction critique – et de la théorie critique du discours – se ramènent elles-mêmes à un fait marquant : le constat d'un *processus de désymbolisation généralisée*.

En dépit de ces facteurs de désordre, ou peut-être à cause d'eux, force est de reconnaître que le processus de la globalisation technoéconomique a induit une mutation anthropologique d'envergure dont le contour des nouvelles formes de résistance nous donne une esquisse : cette mutation consiste aussi dans l'émergence d'un autre processus de globalisation, je veux parler de l'essor de plus en plus affirmé d'une forme de conscience planétaire, plus

immédiatement sensible aux enjeux mondiaux⁹. *Cette conscience asymptotique tend à l'universalisation d'une sympathie qui s'adresse à l'altérité souffrante avec le mouvement du care* (Tronto : 1993/2009) : son souci appréhende et inclut la condition des autres, de la nature, et plus récemment de la condition animale. *Elle est donc indissociable de régimes de solidarités qui se confondent de facto avec un ensemble de luttes collectives.*

De surcroît, une autre donnée objective est ici à prendre en considération. Elle constitue un trait de métamorphose global, impliquant le traitement ainsi que la représentation cognitive des mutations et des séries évènementielles mentionnées à l'instant. Il s'agit du fait que les modes de gouvernance se sont déplacés en regard des techniques de communication et de l'idéologie de la transparence, tandis que les sociétés, compte tenu de leur degré d'occidentalisation, ont simultanément adopté cette propension à l'ubiquité spéculaire. Cette sorte d'évolution justifie amplement les reformulations contemporaines de la perspective critique (Fischbach : 2009 ; Corcuff : 2012), longtemps anesthésiée par la dénégation néo-libérale des disparités de condition. Il en résulte que les temps hypermodernes que nous vivons (Lipovetsky : 2006) se distinguent par une sémiotisation accrue, voire hyperbolique, du réel, et que *les effets de réel sont désormais massivement indissociables d'effets de discours.*

3.3 La théorie critique du discours en tant que praxis distingue entre sa dimension analytique et sa dimension critique

Si du point de vue historique certains secteurs de l'AD ont fait œuvre de critique, c'est moins par la théorisation explicite et le choix politique extralinguistique, que par le choix de leurs objets, qu'ils ont affirmé leur option éthique. Il existe une différence inaperçue entre l'analyse du discours et la critique du discours : celle-ci tient dans l'écart qui sépare l'effort d'objectivation de la production revendicatrice d'un contre-discours. L'AD et la critique du discours sont deux domaines qui s'ignorent, et ils s'ignorent d'autant que jusqu'à présent la critique du discours est demeurée l'apanage tacite de la Théorie critique de la société.

Par la caractérisation des niveaux de l'analyse du discours (distincts des niveaux de l'analyse linguistique restreinte), l'AD fait œuvre de description et d'explicitation des mécanismes langagiers mais aussi des enjeux histori-

⁹ Nous faisons ici référence à la nébuleuse altermondialiste, à travers laquelle semble émerger une conscience planétaire, sinon cosmique, telle qu'elle est enseignée chez les penseurs hindous du XX^e siècle (Krishnamurti, mais aussi, dans une plus grande proximité avec la culture occidentale, chez un auteur comme S. Parnapad, et de façon plus synchrétique chez un penseur comme R. Polikar). Parmi les perspectives théoriques, il faut compter avec celles qui émanent du mouvement pour la décroissance (Latouche : 2007 ; 2012), ou, différemment, du collectif pour un convivialisme (Caillé : 2015).

co-politiques des objets soumis à ses méthodes et ses concepts. Mais pour se muer véritablement en critique du discours, il lui faudrait encore s'assigner explicitement au moins trois finalités : a) fonder en raison les présupposés axiologiques à partir desquels elle entend en effet arraisonner tel ou tel discours, b) fonder en raison les résultats axiologiques auxquels elle entend parvenir, et : c) définir des stratégies corrélatives, par le biais desquelles elle se relierait, en tant que praxis, à des formes d'intervention politique qui impliqueraient les analystes eux-mêmes.

Dans cette perspective, l'AD et la TCD¹⁰ détermineraient ainsi deux moments d'un processus d'élucidation et de contestation, s'impliquant mutuellement : les démonstrations de l'AD stimulant la prise de conscience par clarification/élucidation des enjeux socio-politiques et axiologiques, les revendications de la TCD faisant lien entre le plan de la contestation axiologique et celui de l'action politique.

Comme on le conçoit, si l'AD et la TCD ont en commun des mêmes choix d'objets, leurs objectifs diffèrent par leur complémentarité même. Si l'AD bien conduite suppose une théorie du discours (ce qui a longtemps fait défaut), la TCD suppose quant à elle une philosophie sociale consciente de ses tâches et de ses fonctions d'émancipation. C'est par ce biais que la TCD apparaît comme une dimension de la Théorie critique, qui dès sa genèse a exclu pour des raisons épistémologiques, la prise en compte des sciences du langage (supra : 3.2 (1)).

Pour autant, l'intégration de l'AD aux perspectives de la Théorie critique du discours, et l'incorporation de la Théorie critique du discours à la Théorie critique de la société se justifient en regard de trois ordres de raisons :

(1)– Tout d'abord, en vertu du fait que depuis l'époque où la Théorie critique a vu le jour (au lendemain de la Première Guerre mondiale) les formes de gouvernementalité se sont développées en lien étroit avec les techniques de communication. Le paradigme technoscientifique est lui-même devenu le véritable support de l'exercice des pouvoirs.

(2) – Mais ce ne sont pas seulement les moyens de la gouvernementalité qui ont muté, se sont aussi ses justifications, et ses prétentions : la sémiotisation accrue des pratiques politiques s'est elle-même imposée sous le couvert du mythe de la société de communication (Neveu : 2011), et de l'idéologie de la transparence.

(3) – Par ailleurs, la collusion des techniques de communication et de leurs usages stratégiques dans tous les secteurs de la gouvernementalité ont plus que jamais hypertrophié la texture discursive des différentes modalités – expressives aussi bien que psychiques – du lien social. Ce fait, qui est le propre de la modernité politique, à commencer par les régimes totalitaires (Klemperer : 1947/2003), s'est renforcé dans les différentes régions du

.....
¹⁰ La Théorie critique du discours, désormais notée: TCD.

monde (Robin : 2002) ; dans les sociétés qui garantissent les libertés fondamentales, puisque le travail politique de la langue, à travers le mécanisme de la naturalisation verbale des tendances idéologiques dominantes, est constant (Hazan : 2006).

(4) – Enfin, l’enveloppe idéologique de ce type de gouvernementalité, dans les démocraties de marché, mais pas seulement – dans la mesure où la « globalisation » consiste dans l’universalisation du marché – articule directement son exercice à des mécanismes de contrôle renforcés, où les techniques d’identification, de repérage, de fléchage et de catégorisation des sujets-acteurs font partie intégrante du maillage social (Sarfati : 1999 ; Deleuze-Parnett : 2008).

Nous sommes ici à la limite du paradoxe, et c’est le propre de l’idéologie de rendre invisible ou insoupçonnable ce qu’il s’agit de faire admettre sans éveiller le doute : le mythe contemporain de la transparence, tout en se déclinant à travers tous les médias – au point d’en constituer le principe même – parvient à neutraliser les matérialités du discours, en les soustrayant à l’attention comme d’impalpables et d’accessoires vecteurs d’information, quand ils sont, à l’inverse, des matrices de façonnement des pensées, des opinions et des conduites.

3.4 De même que l’AD suppose une théorie du discours, la Théorie critique du discours suppose une anthropologie philosophique fondée sur une conception existentielle du sens

Il y a déjà plus de deux générations que les analystes du discours ne se posent plus la question de la théorie sociale implicite à leur pratique, et bien plus longtemps, qu’en s’affranchissant (d’abord pour des raisons institutionnelles, ensuite faute de formation générale) de la tradition philosophique, ils ne se sont plus posé non plus la question de l’anthropologie philosophique afférente ou intrinsèque à leur domaine d’exercice. La disciplinarisation a eu raison de ce très nécessaire questionnement, pour autant, le processus n’a rien d’irréversible, et il peut être fécond de formuler certaines hypothèses générales en la matière.

Au-delà, ou à côté du freudo-marxisme ou du pragmatisme de type post-freudien qui a inspiré les théories du discours dont s’est nourrie l’AD classique, la théorie de la motivation développée par l’Analyse existentielle du psychanalyste viennois V. Frankl nous paraît sur bien des points très en phase avec les enjeux culturels, sociaux et politiques contemporains. Selon V. Frankl, la motivation humaine fondamentale ne consiste pas tant dans le principe de plaisir (Freud), ni dans le principe de compensation du sentiment natif d’infériorité (Adler), mais dans le principe spirituel (ou noé-

tique) de la recherche du sens¹¹. Autrement dit, les sujets-acteurs sont justifiés à leurs propres yeux et aux yeux d'autrui dès lors qu'ils ont défini une ou des raisons de vivre (Frankl : 1969/2009). Le fait de trouver un sens à notre vie, en fait une existence digne d'être vécue. Dans cette perspective, la crise du sens, l'absence de sens, ou le sentiment du non-sens constituent des facteurs majeurs de souffrance. À son paroxysme, la crise existentielle que constitue l'épreuve du vide existentiel, définit la névrose noogène. Pour V. Frankl (1948/2012), la névrose noogène n'est pas une pathologie au sens clinique, puisqu'elle a partie liée avec l'évolution sociale : l'étiologie de la crise et de la perte du sens (donc, du vide existentiel) est une étiologie historique. La névrose noogène est qualifiée par Frankl de « névrose collective de notre temps » : en tant que souffrance communément répandue, le vide existentiel serait consécutif au délitement des traditions et à l'effondrement des religions. Ces évolutions sont contemporaines de l'essor de la première révolution industrielle, et sont allées croissant avec les deux guerres mondiales qui ont ravagé l'Europe. La place laissée vacante dans les esprits et les institutions par cette transformation brutale, a été occupée par les référentiels de substitution que sont le totalitarisme et le conformisme. Si le premier se définit par le fait de contraindre chaque sujet à faire ce que les autres doivent faire, le second se distingue par le fait que chaque sujet se sent l'obligation de faire ce que tout le monde fait. Dans un cas comme dans l'autre, le principe de sens est dévoyé par des illusions idéologiques. En sorte que dans de tels contextes sociétaux, la quête du sens – qui est recherche de valeurs à accomplir – cède le pas à des régimes de contre-valeurs. Les formes d'aliénation et de réification qui résultent de ces matrices de névrose noogène vont de pair avec un cortège de nouvelles pathologies : nouvelles formes de dépression, nouvelles formes d'addictions, et nouvelles formes de violence.

L'analyse de V. Frankl appelle plusieurs remarques : d'abord, force est de constater que la transformation mise en évidence a peu à peu coïncidé avec ce que F. Lyotard (1979) a appelé la « fin des grands récits », ensuite, cette même analyse éclaire d'un jour inédit la problématique du malaise dans la civilisation, en insistant tout particulièrement sur les ravages de la désym-

¹¹ Frankl a fait sienne l'idée d'ontologie dimensionnelle du phénoménologue, M. Scheler: celui-ci développe une critique de la conception psychosomatique de l'être humain, en postulant l'existence d'une dimension spirituelle indépendante, source de la donation de sens, et des valeurs qui lui sont associées. Le lecteur se reportera à notre étude : « De la phénoménologie de la vie affective à l'analyse existentielle : V. Frankl (1905-1997) lecteur de M. Scheler (1874-1928) », in *Revue francophone de victimologie*, www.thyma.fr.

bolisation¹². C'est sur ce point précis que l'apport de Frankl intéresse directement notre propos¹³.

Le principe de sens, qui est au fondement de la dynamique existentielle, comprise comme dynamique spirituelle (noétique) est indissociable de l'affirmation de véritables valeurs. Mais le concept de sens désigne simultanément les principales dimensions du vécu : du point de vue existentiel, il engage au premier chef le champ des *qualia* (sensibilité, perception, sentiments et émotions), mais il engage aussi la dimension de la *signification* (du choix, des actes du sujet-acteurs, des valeurs qui portent son choix), ainsi que celle du projet en tant qu'*orientation humaine spécifique* (toujours corroboré par les valeurs qui ont été affirmées). Autrement dit, le « sens » comporte une triple dimension, il ne se limite pas seulement à ses constituants intellectuels : un projet n'est sensé que s'il vaut quelque chose pour le sujet-acteur qui l'affirme, et dans le même temps dans la mesure où il est réellement envisageable et que son accomplissement est appréhendé comme une source de satisfaction¹⁴. Mais ce dont chaque sujet-acteur fait l'expérience c'est du caractère sensé, pour soi-même, de catégories de sens, qui ont par ailleurs un grand caractère de généralité. Selon Frankl, l'affirmation existentielle se fait compte tenu de trois sources de sens, qui correspondent à trois groupes de valeurs : l'*Eros* (valeurs d'expérience : amour, beauté, sous le rapport de la nature et de la culture), le *Pathos* (valeurs de créativité : travail, engagement, responsabilité), l'*Ethos* (valeurs d'attitude, liées à des manières dignes, non-nihilistes de faire face à l'adversité et/ou à la souffrance, notamment dans des situations que l'on ne peut pas changer).

Là où l'AD, comprise comme praxis socio-politique, fait lien avec l'anthropologie philosophique que nous avons présentée de façon succincte, c'est sur le rapport étroit sens/valeurs, et *a contrario* : non-sens/contre-valeurs.

Que les discours ne soient pas neutres, est une notion qui fait encore partie du bagage professionnel et citoyen de tout analyste du discours. Mais au postulat de la neutralité, il convient encore d'ajouter celui de la nocivité :

.....
¹² V. Frankl fait en somme valoir que les mutations globales induisent des mutations de l'économie psychique, qui ont en retour des incidences sur la qualité du lien social. Dans cet ordre d'idée, le diagnostic de névrose noogène, en tant que névrose collective, a été prolongé, au fil de la seconde moitié du XX^e siècle, par les diagnostics de : J. Kristéva (1993); A. Green (2003), Ch. Melman (2005), J.-P. Lebrun (2015).

¹³ Les conceptions de Frankl font écho à l'analyse sociologique que Durkheim a consacrée au phénomène de l'anomie dans son étude sur *Le suicide*.

¹⁴ Dans la mesure où dans la perspective de V. Frankl, les catégories de sens se conçoivent en termes de groupes de valeurs, ce qui est sensé pour un sujet-acteur donné implique l'horizon de l'altérité. Fonder le sens et le sensé (au point de vue du vécu subjectif) sur le choix et l'affirmation d'une axiologie est inclusif et non exclusif relativement à autrui. Précisons que pour l'analyse existentielle, le rapport du sens et de la valeur a pour opposé la corrélation du non-sens et de la contre-valeur. Un projet n'est sensé que s'il repose sur des valeurs, autrement il confine au nihilisme et à la destructivité.

nombre de discours mis en circulation dans l'espace public sont affectés d'un fort coefficient de nocivité pour de nombreuses parties de population, nationale ou mondiale¹⁵. Cela aussi est bien connu des différents auteurs de la critique sociale, depuis Rousseau jusqu'à Gorz (1988/2004) et Honneth (2007a ; 2007b ; 2008) – les discours produits dans l'espace public, tous sites d'énonciations confondus – articulent des mécanismes de domination et d'exclusion. Partant, nombre de discours articulent des contre-valeurs. Au premier chef, ce sont les discours qui servent de justification aux systèmes agresseurs : discours sexistes et homophobes, discours racistes, xénophobes et judéophobes, discours militaristes, discours totalitaires, et discours néo-libéraux ; *a fortiori* s'agit-il des discours vecteurs de ces conceptions de la socialité qui entretiennent des objets nodaux fondés sur la discrimination, l'exclusion, la persécution et l'humiliation de fractions entières de l'humanité, et, dans le cas du spécisme (Singer : 1975/2004), de fractions entières du monde animal (Sarfati : 2015)¹⁶.

Il est bien connu que les sociétés hautement différenciées ont une tendance accrue à s'éloigner des liens traditionnels, et à substituer des normes de vie aux valeurs de coexistence. Dans les sociétés traditionnelles, la violence est contenue par le rituel, et par là même, elle est rare et maîtrisée. C'est le contraire qui advient avec la différenciation institutionnelle, qui en différenciant les groupes est susceptible d'accentuer les différends individuels, et de multiplier l'empire de l'ethos de groupe, et partant des lois non écrites qui doublent la normativité officielle et officiellement admise. De telles sociétés sont traumatogènes : facteurs autant que vectrices de traumatismes, physiques et psychiques. À l'évidence, le potentiel traumatogène de nombre de pratiques sociales est également facteur de vide existentiel. Cet aspect constitutif de certaines idéologies affleure autant dans les conduites que ces idéologies induisent que dans la patine des discours qui les articulent.

3.5 L'exercice de la critique comme recherche du sens et rétablissement du sensé

La charte normative proposée par A. Honneth pour mener la critique sociale n'est pas la seule possible, et il serait tout aussi légitime de fonder l'activité critique sur une axiologie différente, étroitement corrélée à une autre anthropologie philosophique : par exemple les étapes du développement de la personne définies par A. Maslow (1971/2013), la phénoménologie des

¹⁵ Il serait légitime et licite d'ajouter: ainsi que pour de nombreuses fractions de la population animale et des espèces végétales.

¹⁶ Le trait de cruauté caractéristique des systèmes agresseurs conditionne dans bien des cas la mise en œuvre des différents moments de l'échelle du préjugé, décrite par G. Allport (1956): antilocution/médiance, mise en quarantaine, refus de tout commerce avec le groupe ciblé, attaque des biens et des personnes, passage à l'acte. Le processus du harcèlement, érigé en système dans certains secteurs de la sphère économique, vérifie pratiquement cette logique (Hirigoyen: 2011).

valeurs de M. Scheler (1914/2016), ou son élaboration socio-thérapeutique dans le cadre de la pensée de V. Frankl. Selon ce dernier, la recherche du sens constitue la motivation humaine fondamentale. Dans cette optique, la notion de sens se laisse appréhender non seulement en termes de contenu intellectuel (signification d'un projet), et simultanément de sensibilité (qualité thymique) et d'orientation (projet sensé). Sous ce triple rapport, l'idée de sens est étroitement liée à celle de valeurs et, plus précisément, d'axiologie. Ce qui vaut pour un individu vaut par extension pour une collectivité, en sorte qu'une existence sensée ou un projet collectif sensé supposent que les pratiques soient portées par des valeurs. Celles-ci fondent les raisons de vivre. Par contraste, l'épreuve du déficit de sens est susceptible d'induire l'état de vide existentiel. Cette problématique d'origine philosophique trouve sa traduction directe en psychopathologie, dès lors qu'elle porte les sujets à se confronter au nihilisme, ou à se heurter aux limites que leur imposent le totalitarisme et le conformisme. Toujours dans la perspective de V. Frankl, seule une maïeutique fondée sur le rétablissement d'un projet de vie sensé permet aux sujets de surmonter la souffrance comme les écueils pratiques qui les menacent. Les perspectives philosophiques de l'analyse existentielle se précisent dans la clinique des orientations de sens élaborée par la logothérapie. De ce point de vue, la thérapie préconisée constitue une clinique du sens, dont les perspectives supposent au préalable une analyse axiologique. On retrouve là, l'essence même de la pratique philosophique comprise comme thérapeutique de l'âme (Voelke : 1993 ; Hadot : 2014). *En somme, selon l'anthropologie philosophique à l'instant exposée, la théorie critique du discours consisterait à prendre soin du sens.* Dans cette optique, *la théorie critique du discours postule que, de même qu'il existe des pratiques nocives, il existe des discours nocifs justifiants de manière sophistiquée, des contre-valeurs, en les accréditant comme des valeurs* (le discours de la publicité, et ceux des systèmes agresseurs sont emblématiques de cette rhétorique constante). Le point de vue critique vise d'abord à dissiper l'enveloppe des évidences qui constituent les discours en moyens insoupçonnés de la reproduction sociale. C'est donc l'un des objectifs de l'analyse critique de souligner l'existence de ces points aveugles, de les qualifier comme tels et d'en expliciter les enjeux, pour la raison simple que rien ne va de soi, ou plus précisément que c'est bien souvent dans les « allant de soi » apparents que se logent les pièges de l'idéologie, lorsque ses contenus et ses formules semblent faire corps avec le sens commun.

Les objets de la Théorie critique du discours sont par conséquent fonction des urgences et des problèmes de l'époque. Pour cette même raison, ses préoccupations comme son agenda, sont ceux de la philosophie sociale (Boltanski-Fraser : 2014, 16) qu'il s'agit d'éveiller aux différents aspects du paramètre discursif, pour autant qu'ils articulent et sémiotisent les rapports de domination et de réification. Les principales priorités de cette coopération entre la théorie critique du discours et la philosophie sociale sont les suivants : (a). La définition de relations d'intérêts entre experts et

acteurs du monde associatif et des mouvements sociaux ; (b). Le décloisonnement des débats aux dimensions transnationales, (c). Le renforcement de la critique du système marchand considéré notamment sous l'angle des mécanismes de contraintes qui s'exercent sur les existences (la première contrainte étant par définition la contrainte du travail, et incidemment les contraintes consécutives au processus de la crise du paradigme du travail, avec son lot de mécanismes d'éviction/exclusion sociétale).

Remarques de conclusion

Cet article a esquissé une réévaluation de la pratique de l'AD, à partir de la considération de ses enjeux critiques. À cette fin, nous avons d'abord caractérisé les limites objectives du domaine, en faisant apparaître les principaux obstacles qui s'opposaient à son application conséquente aux questions de société (*supra* : 1).

Nous avons ensuite formulé quelques propositions susceptibles d'amender la pratique de l'AD ; ces propositions sont autant de correctifs qu'il conviendrait d'apporter à la pratique ainsi qu'à l'investissement des praticiens eux-mêmes (*supra* : 2).

Ensuite, nous avons explicité à nouveaux frais pour quelles raisons l'AD, comme toute pratique en AD, supposait une théorie du discours, et nous avons rappelé les principaux considérants de celle à laquelle nous travaillons, au-delà des référentiels théoriques jusqu'alors dominants, en indiquant en quoi et pourquoi il était nécessaire de disposer d'une compréhension plus fine des dynamiques de production et de reproduction du sens dans une formation sociale complexe. Dans cette perspective, nous avons été amenés à expliciter en quoi et pourquoi il est aussi indispensable de disposer d'un format d'analyse capable de distinguer entre les différents modes de variations d'un discours, de manière notamment à mieux caractériser les propriétés du discours idéologique (*supra* : 3).

Au-delà de ce rappel, nous avons distingué entre l'AD et les prérequis d'une Théorie critique du discours, qu'il convient par ailleurs de situer rigoureusement par rapport aux perspectives de la Théorie critique et de la philosophie sociale contemporaine. Tirant toutes les conséquences de cette articulation, nous avons également exposé les raisons qui plaident en faveur de la revendication d'une anthropologie philosophique, au titre de référentiel de la double pratique que constituent d'une part l'Analyse du discours, d'autre part la Théorie critique du discours. L'une de ces raisons consiste dans le fait de disposer d'une conception existentielle du sens, ce qui assigne en somme à la pratique critique, la tâche de prendre soin du sens, en intégrant à son programme de recherche et d'intervention les objets mêmes de la Théorie critique et les préoccupations majeures de la philosophie sociale (économie politique, politique, écologie, mondialisation, crises et effet des

crises). Comme nous l'avons suggéré, il s'agit de doter, ou de rapprocher les pratiques de l'AD d'un critère phénoménologique du sens, capable de faire le départ entre le sens et le non-sens, à supposer que ce distinguo traduise au plan des discours et des pratiques l'expérience subjective de ce qui différencie l'humain de l'inhumain. Pour en appeler à des instruments techniques, ce problème n'en est pas moins un problème éthique qui se pose en principe à tout acteur du domaine, dans la mesure où en traitant d'un discours, *il assume la responsabilité collective de ce qu'il y a à en dire, et de ce qu'il convient d'en faire.*

Il me reste à souhaiter que les différents aspects de cette réflexion, avec les propositions théoriques et pratiques qu'elle emporte, retiennent l'attention des praticiens du champ et qu'ils suscitent de fructueux débats.

Bibliographie

- Adorno, T., Horkheimer, M. (1947 ; 2015) : *La dialectique de la raison*. Paris, Gallimard, « Tel ».
- Allport, G. (1958) : *The nature of prejudice*. Mishawaka, Anchor Books Editions.
- Althusser, L. (1972) : « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, Paris, Éditions sociales, « l'Essentiel ».
- Anders, G. (1956 ; 2012) : *L'obsolescence de l'homme*. Paris, Encyclopédies des nuisances.
- Anscombe, J.-C. (dir.) (1994) : *Théorie des topoï*. Paris, Kimé.
- Arendt, H. (1968 ; 2000) : *La crise de la culture*. Paris, Gallimard, « Folio ».
- Barthes, R. (1957 ; 1970), *Mythologies*. Paris, Seuil, « Points ».
- Baumann, Z. (2011) : *Le coût humain de la mondialisation*. Paris, Hachette, « Pluriel ».
- Boltanski, L. et Fraser, N. (2014) : *Domination et émancipation. Pour un renouveau de la critique sociale. Débat présenté par Ph. Corcuff*. PUL, « Grands débats ».
- Bouthoul, G. (1946 ; 1968) : *Traité de sociologie*. Paris, Payot.
- Bouthoul, G. (1951 ; 1991) : *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*. Paris, Payot.
- Brune, F. (1997) : *Les médias pensent comme moi ! Fragments du discours anonyme*. Paris, L'Harmattan, « L'homme et la société ».
- Buber, M. (1924 ; 2015) : *Je et tu*. Paris, Aubier.
- Bulot, T. (2013) : *Normes et discriminations frontières, espaces et langues*. L'Harmattan.
- Caillé, A. (2013) : *Le convivialisme en dix questions. Un nouvel imaginaire politique*. Paris, Le Bord de l'eau, « La bibliothèque du Mauss ». (Ce texte fait suite au collectif : *Manifeste convivialiste. Déclaration d'interdépendance*. Paris, Le Bord de l'eau, 2013).

- Chomsky, N. et Herman, E. S. (2008) : *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*. Paris, Agone, « Contre-feux ».
- Corcuff, Ph. (2012) : *Où est passé la critique sociale?* Paris, La Découverte, Bibliothèque du Mauss.
- Cüppers, M. et Mallmann, K.-M. (2009) : *Croissant fertile et croix gammée. Le III^e Reich, les Arabes et la Palestine*. Paris, Verdier.
- Dufour, D.-R. (2012) : *Le divin marché. La révolution culturelle libérale*. Paris, Gallimard, « Folio/Essais ».
- Dejours, C. (2014) : *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*. Paris, Seuil, « Points/Essais ».
- Deleuze, G., Parnet, C. (2008) : *Dialogues*. Paris, Flammarion, « Champs ».
- Dostaler, G. et Maris, B. (2010) : *Capitalisme et pulsion de mort*. Paris, Hachette, « Pluriel ».
- Fairclough, N. (2010) : *Critical discourse analysis. The critical study of language*. Harlow, Longman.
- Faye, J.-P. (2009) : *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit*. Paris, Le Livre de Poche.
- Fischbach, F. (2009) : *Manifeste pour une philosophie sociale*. Paris, La Découverte.
- Foucault, M. (1970) : *L'ordre du discours*. Paris, Gallimard.
- Frankl, V. (1969 ; 2009) : *Nos raisons de vivre. À l'école du sens de la vie*, traduction française, introduction et notes de G.-E. Sarfati. Paris, InterEditions.
- Frankl, V. (1948 ; 2012) : *Le Dieu inconscient. Psychothérapie et religion*, révision scientifique, note et postface de G.-E. Sarfati. Paris, InterEditions.
- Fromm, E. (1951 ; 2002) : *Le langage oublié. Introduction à la compréhension des rêves, des contes et des mythes*. Paris, Petite bibliothèque Payot.
- Gramsci, A. (1936 ; 1983) : *Textes*. Paris, Éditions Sociales, « L'Essentiel ».
- Gorz, A. (1988 ; 2004) : *Métamorphose du travail. Quête du sens. Critique de la raison économique*. Paris, Gallimard, « Folio/Essais ».
- Gorz, A. (2008) : *Ecologica*. Paris, Galilée.
- Green, A. (2003) : *La folie privée*. Paris, Gallimard, « Folio/Essais ».
- Greimas, A.-J. (1965) : *Sémantique structurale*. Paris, Larousse.
- Guattari, F. (2008) : *Les trois écologies*. Paris, Galilée.
- Habermas, J. (1990) : *La science et la technique comme idéologie*. Paris, Gallimard, « Tel ».
- Habermas, J. (2013) : *De l'éthique de la discussion*. Paris, Flammarion, « Champs ».
- Hadot, P. (2003) : *La philosophie comme manière de vivre. Entretiens avec J. Carlier et A.I. Davidson*. Paris, Le Livre de Poche, « Biblio/Essais ».
- Hailon, F. (2014) : *L'ordre idéologique. Éléments de cognition politique*, Préface de G.-E. Sarfati. Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales ».
- Harvey, D. (2008) : *Géographie de la domination*, traduction française de N. Vieillescazes. Paris, Les Prairies ordinaires, « Penser/croiser ».

- Hirigoyen, M.-F. (2011) : *Le harcèlement moral*. Paris, Pocket.
- Horkheimer, M. (1970 ; 1996) : *Théorie traditionnelle et théorie critique*. Paris, Gallimard, « Tel ».
- Hazan, E. (2006) : *LQR. La propagande du quotidien*. Paris, Raisons d'agir.
- Honneth, A. (2007) : *La réification. Petit traité de théorie critique*. Paris, Gallimard, « Essais ».
- Honneth, A. (2008) : *Les pathologies de la liberté*. Paris, La Découverte, 2008.
- Honneth, A. (2008) : *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*. Paris, La Découverte, « Poche »,
- Honneth, A. (2013) : *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Gallimard, « Folio ».
- Huxley, A. (1958 ; 2006) : *Retour au meilleur des mondes*. Paris, Pocket.
- Klemperer, V. (1947 ; 2003) : *L.T.I. La langue du Troisième Reich*. Paris, Pocket.
- Krieg, A. (2012) : *Analyser les discours institutionnels*. Paris, Armand Colin.
- Kristéva, J. (1993) : *Les nouvelles maladies de l'âme*. Paris, Le Livre de Poche, « Biblio/Essais ».
- Kuntzel, M. (2015) : *Jihad et haine des Juifs*, préface de P.-A. Taguieff. Paris, L'Artilleur, « TOUC.ESSAIS ».
- Kurz, R. (1999 ; 2004) : *Manifeste contre le travail. Collectif Krisis*. Paris, 10/18.
- Lacan, J. (2005) : *Des noms du père*. Paris, Seuil,
- Legendre, P. (1999) : *Sur la question dogmatique en Occident*. Paris, Fayard.
- Legendre, P. (2007) : *Dominium mundi. L'Empire du management*. Paris, Mille et une nuits.
- Latouche, S. (1989 ; 2005) : *L'occidentalisation du monde. Essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*. Paris, La Découverte, « Poche ».
- Latouche, S. (2007) : *Petit traité de la décroissance sereine*. Paris, Mille et une nuits.
- Latouche, S. (2012) : *L'âge des limites*. Paris, Mille et une nuits.
- Lebrun, J.-P. (2015) : *La perversion ordinaire : Vivre ensemble sans autrui*. Paris, Flammarion, « Champs ».
- Lipovetsky, G. (1989) : *L'ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris, Gallimard, « Folio/Essais ».
- Lipovetsky, G. (2006) : *Les temps hypermodernes. Entretien avec S. Charles*. Paris, Le Livre de Poche.
- Longhi, J. (2008) : *Objets discursifs et doxa*, Préface de G.-E. Sarfati. Paris, L'Harmattan.
- Longhi, J. (2011) : *Visées discursives et dynamiques du sens commun*. Paris, L'Harmattan.
- Liotard, J.-F. (1979) : *La condition post-moderne. Rapport sur le savoir*. Paris, Mille et une nuits.
- Maingueneau, D. (2014) : *Discours et analyse du discours. Introduction*, Paris, Armand Colin.

- Marchellesi, J.-B. et Guespin, L. (1974) : *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*. Paris, Larousse/Université, « Langue et langage ».
- Marcuse, H. (1964 ; 1968) : *L'homme unidimensionnel*. Paris, Minuit.
- Maslow, A. (1973 ; 2013) : *Être humain*. Paris, Eyrolles.
- Melman, Ch. (2005) : *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix*. Paris, Gallimard, « Folio/Essais ».
- Meschonnic, H. (1995) : *Critique de la théorie critique. Langage et histoire*. Paris, PUV.
- Michéa, J.-C. (2014) : *Les mystères de la gauche*. Paris, Flammarion, « Champs/Essais ».
- Mitscherlich, A. (1968 ; 1981) : *Vers la société sans père*. Paris, Gallimard, « Tel ».
- Neveu, E. (2011) : *Une société de communication ?* 5^e éd. Paris, Montchrestien.
- Nusbaum, M. (2011) : *Les émotions démocratiques : Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?* Paris, Climats.
- Pêcheux, M. (1994) : *L'inquiétude du discours. Textes réunis par F. Mazières*. Paris, ÉCendres.
- Poliakov, L. (1969) : *De l'antisionisme à l'antisémitisme*. Paris, Calmann-Lévy.
- Poliakov, L. (1991) : *Histoire de l'antisémitisme*. Paris, Seuil, « Points ».
- Postone, M. (2013) : *Critique du fétiche capital. Le capitalisme, l'antisémitisme et la gauche*. Paris, PUF.
- Rastier, F. (2013) : *Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale*. Paris, PUF, « Souffrance et théorie ».
- Robin, A. (2002) : *La fausse parole*. Paris, Le temps qu'il fait.
- Sarfati, G.-E. (1988) : *L'envers du destin. Entretiens avec Léon Poliakov*. Paris, Bernard de Fallois.
- Sarfati, G.-E. (1999) : *Discours ordinaire et identités juives. La représentation des Juifs et du judaïsme dans les dictionnaires et encyclopédies de langue française, du Moyen Âge au 20^e siècle*, Préface de J.-P. Faye. Paris, Berg, « Faits et représentations ».
- Sarfati, G.-E. (1999) : *Discours, culture, politique. Essai de redéfinition de la fonction critique*.
- Sarfati, G.-E. (2012) : *L'antisionisme. Israël/Palestine aux miroirs d'Occident*. Paris, Berg, « Sciences politiques ».
- Sarfati, G.-E. (2007) : « Note sur le sens commun. Essai de caractérisation linguistique et socio-discursive », *Langage et société*, n° 119 : 63-80.
- Sarfati, G.-E. (2008a) : « Problématique d'une théorie linguistique du sens commun et de la doxa », in *Morales langagières. Autour de propositions de recherche de Bernard Gardin*, R. Delamotte-Legrand et C. et Caitucoli (dir.), Mont Saint Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre : 40-59.
- Sarfati, G.-E. (2008b) : « Pragmatique linguistique et normativité : Remarques sur les modalités discursives du sens commun », *Langages*, n° 170 : 92-108.

- Sarfati, G.-E. (2009a) : « Des normes du sens commun à une politique du sens commun », in *Normativités du sens commun*, C. Gautier et S. Laugier (dir.), Paris, PUF : 161-204.
- Sarfati, G.-E. (2009b) : « La théorie linguistique du sens commun et la notion de corpus linguistique », in *L'Analyse de corpus linguistique*, N. Garric et J. Longhi (dir.), in *Cahiers du Laboratoire de Recherche sur le Langage (CLRL)*, n° 9, Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, : 133-141.
- Sarfati, G.-E. (2010) : « Hermès parmi les loups : sens commun, institutions de sens et doxanalyse », in *Au corps du texte. Hommage à Georges Molinié*, D. Denis, M. Huchon, A. Jaubert, M. Rinn, O. Soutet (dir.), Paris, Champion : 338-353.
- Sarfati, G.-E. (2011) : « Analyse du discours et sens commun : institutions de sens, communautés, doxa, idéologie », in *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, Ph. Schepens et J. Guilaumou (dir.), *Semen, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté* : 139-171.
- Sarfati, G.-E. (2012a) : *Éléments d'analyse du discours*, 2^e éd. Paris, Armand Colin, « 128 ».
- Sarfati, G.-E. (2012b) : « Subjectivité et institutions de sens : l'horizon socio-discursif du sens commun », in *Formes sémantiques, langages et interprétations. Hommage à Pierre Cadiot, La Tribune internationale des langues vivantes* : 29-41.
- Sarfati, G.-E. (2014) : « L'emprise du sens : Note sur les conditions théoriques et les enjeux de l'analyse du discours institutionnel », in *Les discours institutionnels en confrontation. Contribution à l'analyse des discours institutionnels et politiques*, Paris, L'Harmattan, « Espaces discursifs » : 13-46.
- Sarfati, G.-E. (2016) : « Décrire les états du discours : pour une phénoménologie discursive du sens commun », in *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, M. Colas, Blaise L., Perrin, G. et M. Tore, Limoges, ÉLambert Lucas : 361-380.
- Sarfati, G.-E. (2015) : « La cruauté comme catégorie opératoire des systèmes agresseurs », *Revue francophone de victimologie*, www.thyma.fr.
- Sarfati, G.-E. (2015) : « De la phénoménologie de la vie affective à l'analyse existentielle : V. Frankl, lecteur de M. Scheler », *Revue francophone de victimologie*, www.thyma.fr.
- Searle, J.-R. (1972 ; 2015) : *Les actes de langage*, Préface d'Oswald Ducrot. Paris, Hermann.
- Scheler, M. (1913-1916 ; 1995) : *Éthique matérielle contre l'éthique formelle des valeurs. Essai nouveau pour fonder un personnalisme éthique*, trad. fr. de M. de Gandillac. Paris, Vrin.
- Scheler, M. (1914 ; 2016) : *Trois essais sur l'esprit du capitalisme*, Préface, traduction et notes de Max Scheler. Paris, ÉCécile Default.
- Singer, P. (1975 ; 2014) : *La libération animale*. Paris, Petite bibliothèque Payot.
- Steiner, G. et Ladjali, C. (2013) : *Éloge de la transmission*. Paris, Hachette, « Pluriel ».
- Taguieff, P.-A. (2002) : *La nouvelle judéophobie*. Paris, Mille et une nuits.
- Taguieff, P.-A. (2015) : *La nouvelle propagande antijuive*. Paris, PUF.

- Todorov, T. (1981) : *M. Bakhtine, M. Le principe dialogique*, suivi des *Écrits du Cercle de Bakhtine*. Paris, Seuil, « L'ordre philosophique ».
- Trigano, S. (dir.) (2003) : *Le Sionisme face à ses détracteurs*. Paris, ÉRaphaël.
- Tronto, J. (1993 ; 2009) : *Un monde vulnérable. Pour une philosophie du care*. Paris, La Découverte, « Textes à l'appui/philosophie pratique ».
- Van Dijk, T. (2008) : *Discourse and power*. Palgrave, MacMillan.
- Voelke, A.-J. (1993) : *La philosophie comme thérapie de l'âme*. Paris, Cerf.
- Walzer, M. (1990) : *Critique et sens commun*. Paris, La Découverte.
- Wallerstein, I. (2009) : *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse du système-monde*. Paris, La Découverte.
- Weber, M. (1919 ; 2002) : *Le savant et la politique*. Paris, 10/18.
- Wittgenstein, L. (1951 ; 2014) : *Recherches philosophiques*. Paris, Gallimard, « Tel ».